

CATHERINE LAVARENNE

**FRAGILE
COMME
UNE
BOMBE**

v1b éditeur

CATHERINE LAVARENNE



**FRAGILE
COMME
UNE
BOMBE**

v1b éditeur

*Elle n'était pas fragile comme une fleur,
mais fragile comme une bombe.*

ATTRIBUÉ À FRIDA KAHLO

Je pense beaucoup à faire l'amour avec Antoine. À en perdre la tête. Pendant les longues réunions comme les conversations d'ascenseur, il envahit mon esprit, il est partout avec moi. Dans les couloirs du ministère, devant la fenêtre de mon studio à Québec, ses doigts glissent sous ma chemise et effleurent mes seins. Je sens son sexe dur pressé contre mes fesses, dans le couloir ou dans l'entrée, il pose ses mains m'enlace me prend. Puis il me pousse doucement contre le mur et mord ma nuque, il me manipule, me retourne, me maintient. Nos regards s'accrochent l'un à l'autre, l'entièreté de son désir pour moi je l'absorbe, il me veut complètement, tout de moi, tout.

Entre deux réunions au ministère, je nous rêve une étincelle spontanée, sauvage, un élan incontrôlable après beaucoup de résistance, comme si on avait tout fait pour l'éviter, mais que c'était plus fort que nous. Je voudrais que jusqu'au premier baiser, le doute subsiste. N'être sûre de rien, m'exposer au risque, être folle. Ne plus rien contrôler.

À d'autres moments, je réfléchis au baiser à travers lequel la folie se saisirait de nous. Je me plais à me

vautrer dans la lenteur. La douceur. Je sens une flamme qui monte en moi, si tranquillement. Ça prend son temps, ça agace, ça dure. Une main appuyée sur le creux de mes reins, une caresse sur l'épaule, un baiser qui prend tout l'espace, la durée, l'infini.

Je ne me souviens plus de ce que ça fait embrasser un autre homme. Alors j'invente, je multiplie, je cherche.

Je ne connais plus que les désespérants lapements répétitifs de Philippe, sa langue dure qui conquiert, qui étouffe. S'abandonner à un baiser comme on se laisse glisser vers l'inévitable, ça ne m'est pas arrivé depuis, je ne sais pas. Non, je ne me souviens plus de ce que ça fait, embrasser un autre homme.

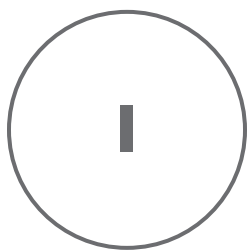
Puis vient le moment où j'ouvre la portière. Je salue mon chauffeur, je traverse le trottoir et j'entre à la maison. Antoine disparaît. La vie reprend son cours, comme s'il n'y avait eu aucune interruption. Il y a des repas à préparer, des brassées de lavage à faire, des devoirs à superviser. Il y a un lit à combler. Un vide qui m'aspire. Je me laisse couler comme on se repose, les cailloux cachés au fond de mes poches empêchent ma dérive. Les gestes se délient, et notre rythme me transporte d'un instant à l'autre. Mes émois s'apaisent, ma brûlure se soulage, je m'enfonce doucement dans la tranquillité, c'est ça être une famille. Plus rien ne m'emporte.

Parfois, quand je ne bouge plus, que je reste attentive dans un moment de silence, je crois percevoir une ombre légère. Il me semble qu'un voile protecteur m'enveloppe, me dérobe à la vue des autres. Une

grand-mère que je n'aurais pas connue, à la fois en moi et avec moi, un double dormant. Si les secrets qui me tirent vers le fond s'accumulent dans mes poches, elle les prend en charge. Elle les transforme en pierres presque précieuses. Elle les collectionne. Parfois, elle laisse rouler un de ces cailloux sous mes pieds pour me faire trébucher ; c'est qu'elle juge qu'il me faut apprendre à marcher ailleurs. Ou encore, elle me glisse un éclat particulièrement acéré au creux de la main, et je sais que je dois me tenir prête à frapper fort. Mais ça, je n'ai jamais appris à le faire.

Un jour, elle voudra peut-être exposer cette collection. Un peu par vengeance, mais beaucoup par amour.

Ça m'effraie, c'est sans nom comme ça m'effraie.



1

Quand Nadia m'a invitée à prendre un café au printemps 2018, j'ai accepté sans grand enthousiasme. Je savais ce qu'elle voulait me proposer : elle cherchait à recruter pour la campagne électorale de l'automne. Ça ne m'intéressait pas. J'avais suivi sa carrière de loin, avec une pointe de curiosité, un peu de sympathie, sans plus. Ce n'était pas la première fois qu'une idéaliste essayait de remporter des élections et, comme tous les autres candidats progressistes avant elle, elle échouerait. La gauche, au Québec, n'arrivait pas à s'imposer. On votait stratégiquement : contre le parti qu'on ne voulait pas plutôt que pour celui qu'on préférait. Et puis, les partis progressistes étaient périodiquement déchirés par les luttes intestines fixées sur des questions de principe. Mais voilà, mon troisième roman était au point mort, j'étais en proie à une panne d'inspiration qui s'éternisait. Qui sait, peut-être qu'il me viendrait de nouvelles idées en me rapprochant de Nadia. Après tout, c'était un personnage intéressant.

Elle était déjà au Brick Café quand je suis arrivée. Elle s'est levée et m'a embrassée chaleureusement. Tout en elle respirait l'authenticité. Elle était vraiment

douée. Comme je m’y attendais, elle m’a proposé de me joindre à son équipe pour les élections d’octobre. Je comprenais pourquoi elle s’intéressait à moi. J’étais un peu connue, surtout pour mes prises de position et mon côté woke confortable. Mon premier roman avait eu du succès, particulièrement après son adaptation cinématographique. Le deuxième, un peu moins, mais les critiques avaient été polis. Je tenais une chronique culturelle à une émission de radio, j’étais parfois invitée à la télévision pour donner mon opinion sur n’importe quoi. Mon franc-parler plaisait aux gens qui me suivaient sur les réseaux sociaux. Des inconnus me saluaient parfois dans la rue. Et oui, bien sûr, comme tout le monde, je voulais un gouvernement intègre qui prendrait soin des plus vulnérables, qui aurait le courage de prendre des décisions impopulaires afin de protéger l’environnement. N’était-ce pas ce qu’on voulait tous ? Je n’ai pas fait semblant d’être surprise. J’ai refusé avant même qu’elle ait fini : la politique, ce n’était pas pour moi. En me serrant la main avant de partir, Nadia m’a lancé :

— Prends quelques jours pour y penser. J’attends de tes nouvelles.

En rentrant, j’ai fait un détour pour m’arrêter chez Marianne. Les rayons du soleil éclataient en diamants sur les dernières buttes de neige. La tension se relâchait, les passants marchaient lentement, s’attardant devant les vitrines. Les oiseaux gazouillaient comme

s'ils s'accordaient des vacances. J'ai souri, bien sûr que j'allais m'arrêter chez Marianne. Ces journées-là étaient faites pour nous, le printemps, c'était pour nous.

Je me souviens clairement de la première fois qu'elle m'a adressé la parole. L'année scolaire tirait à sa fin. Nous traînions sur le perron du collège. Je la connaissais de loin : tout le monde était toujours, dans cette école, l'amie d'une amie d'une amie. Elle se tenait appuyée sur la rampe, les rayons du soleil derrière l'érable accentuaient sa rousseur. Ses yeux verts se sont posés sur le livre que j'avais à la main et elle a haussé un sourcil :

— Ah ? Tiens, c'est drôle, moi aussi je lis Camus. T'es rendue où ?

— J'ai lu le premier chapitre. Sa mère est morte. Pis il s'en crisse.

— C'est ça le principe.

Elle a tiré un paquet de sa poche et m'a offert une cigarette.

— Je t'ai vue jouer de la guitare l'autre jour. Ça te tenterait qu'on jamme à un moment donné ?

D'une conversation à une autre, on a senti l'amitié s'installer, tellement plus doucement qu'un nouvel amour. C'était tout simple. La même excitation, mais sans le déchirement, la peur de perdre la face, le cœur, l'âme, l'entièreté de son être. La même curiosité, le même enthousiasme, la même envie de se découvrir, mais sans le risque de s'oublier soi-même et de ne plus se reconnaître. Fin juin, mes parents partaient pour quelques jours, alors j'ai invité absolument tout

le monde à une fête que j'ai commencée en prenant de l'acide. Bientôt, la maison entière vibrait comme un marshmallow prêt à exploser. Je me suis esquivée pour trouver le calme de la rivière dans un boisé tout près, situé au bout de notre rue paisible du nord de l'île. Mon coin secret était encore sauvage. C'était avant que les urbanistes du XXI^e siècle prennent d'assaut l'administration municipale et aménagent des places publiques et des tracés de parc sur chaque parcelle de verdure. Marianne était déjà là. Adossée à mon arbre préféré, la tête contre la branche où je grimpais enfant, elle contemplait les vagues. Elle ne s'est pas retournée quand elle a entendu mes pas. C'était comme si elle m'attendait. Nous avons halluciné en silence des fleurs d'écume et des poèmes de poissons, et nous sommes retournées vers la fête en nous tenant par la main.

C'est tout naturellement que nous avons pris notre premier appartement ensemble. L'expérience a duré moins d'un an et elle nous aura permis de comprendre deux choses : tout d'abord, que la colocation, ce n'était pas pour nous ; ensuite, que notre amitié pouvait résister à n'importe quoi. Si je suis parfois nostalgique du temps où je partageais mon quotidien avec elle, je ne m'ennuie pas de son insouciance, de ses approximations, de ses décisions que je trouvais impulsives. En revenant de l'université, je constatais que tous les meubles avaient bougé. Ou alors, au retour de l'épicerie, j'apprenais qu'on hébergeait un quatuor de musiciens brésiliens

pour probablement deux semaines, pas plus, promis. Je tournais le dos trois secondes et un chantier de militantisme antimondialisation prenait racine dans notre salon. Parfois, quand nous louions des films, elle parlait Dieu sait où, sans même un vingt-cinq sous pour me prévenir, et je m'endormais sur le canapé du salon en l'attendant en vain.

Paradoxalement, sa spontanéité est désormais ce que je préfère d'elle. J'aime à n'en plus finir ses bifurcations subites, son authenticité sans compromis. Nous avons eu une énorme dispute, une seule, où je lui ai hurlé qu'elle était la personne la moins fiable du monde, et où elle m'a traitée de vieille bique coincée. Ça m'a coupé le sifflet. De quoi, j'étais une vieille bi coincée ? Elle a failli mourir de rire, bique, elle avait dit bique, on s'est roulées par terre pendant au moins quinze minutes, sans pouvoir reprendre notre souffle. On essayait encore nos larmes devant la caisse du dépanneur, en payant notre paquet de cigarettes et une bouteille de Caballero de Chile. En rentrant, on s'est dit que j'étais vraiment faite pour vivre seule. J'ai plié bagage et deux semaines plus tard, je m'installais en haut du nettoyeur au coin de Mont-Royal et Drolet, dans un appartement dégueulasse mais immense, avec beaucoup de cachet, et encore plus de lumière. Une de nos amies a repris ma chambre sans rouspéter, même si j'étais là cinq jours sur sept. Depuis, nous avons gardé l'habitude de débarquer l'une chez l'autre sans prévenir, comme si nos espaces étaient restés indivisibles.

Le printemps est notre saison glorieuse, celle où nous nous sentons revenir aux premiers jours de notre amitié. Nadia, avec une certaine arrogance, n'avait pas voulu accepter mon refus. Cela dit, ça m'intriguait davantage que ça ne m'irritait. J'attends de tes nouvelles, avait-elle précisé, avec un je-ne-sais-quoi dans le regard qui signifiait : je te connais mieux que tu ne le soupçonnes.

Marianne habitait le troisième étage d'un triplex de pierres grises, à une quinzaine de minutes de chez moi. J'ai gravi les marches extérieures jusqu'au palier, puis j'ai sonné. Pas de réponse. Pourtant, là-haut, la porte du balcon était ouverte. J'ai appuyé un peu plus longuement sur la sonnette, puis j'ai rebroussé chemin. J'arrivais au coin de ma rue quand mon téléphone a vibré dans ma poche.

— Steph, c'est toi qui viens de passer chez moi ?

— Oui !

— Ah merde, j'étais dans le bain. T'es loin ?

— Je suis rendue chez moi, là.

— Ah, merde, a-t-elle répété. Bon, comment ça va ?

On a échangé quelques banalités. Elle m'a demandé si je voulais revenir, le café était prêt. Une autre fois, ai-je proposé. J'ai voulu qu'elle me raconte le lancement d'un de nos amis, que j'avais manqué pour aucune raison particulière. Il m'arrivait parfois de ne pas savoir comment m'extirper du sofa. Ça s'était bien passé, m'a-t-elle assuré. J'aurais dû venir, on s'était ennuyé de moi. J'ai promis d'aller acheter le roman. J'ai raccroché sans lui parler de ma rencontre avec Nadia, même si c'était

pour ça que j'étais allée chez elle. J'aurais voulu savoir ce qu'elle en pensait. Mais ma décision était prise, alors il n'y avait pas grand-chose à en dire. Ce serait une anecdote à raconter au prochain apéro, sans plus.

Comme l'après-midi touchait à sa fin, j'ai commencé à m'activer mollement dans la cuisine. M'occuper les mains m'a toujours aidée à réfléchir ; c'est souvent pendant que j'accomplis des tâches répétitives que mes idées prennent forme. Le personnage de Nadia se profilait déjà. Je me demandais dans quelles scènes je pourrais l'intégrer, comment elle servirait l'intrigue. Son corps se découpait, encore diaphane, comme une silhouette apposée sur un collage, qu'on place et déplace pour trouver son emplacement idéal. Elle était plutôt grande, très mince et nerveuse, les cheveux lisses et pâles, mi-longs. Un visage animé d'un regard qui vous accrochait au premier coup d'œil. Le charisme de celle qui vous refuse le droit de douter d'elle. Il faudrait que je la voie interagir avec mes autres personnages pour cerner le rôle que je lui dédierais dans mon roman en cours. Peut-être serait-elle le point de départ d'un nouveau projet d'écriture. Je ne savais pas encore quel prénom je lui donnerais. Ça viendrait quand elle commencerait à bouger, à parler.

Fidèle à son habitude, Philippe est arrivé à 18 heures pile. Matéo avait déjà terminé ses devoirs et s'était échoué sur le divan, d'où me parvenait la voix irritante d'un youtubeur quelconque. J'ai tendu la joue à

Phil pour qu'il y dépose un baiser. Il m'a demandé si ma journée avait été bonne. Très bien, et la sienne ? La sienne aussi. Il a desserré sa cravate, jeté son veston sur le dossier d'une chaise et m'a proposé de me donner un coup de main à la cuisine. J'avais presque terminé, ce n'était pas nécessaire. Un verre de vin ? Pourquoi pas.

Nous nous sommes assis tous les trois à la petite table de la cuisine. Entre deux bouchées, j'ai mentionné mon rendez-vous de l'après-midi avec Nadia. Phil ne voyait pas de qui je parlais. Au provincial ? J'ai confirmé, oui, au provincial. C'était quoi le nom de son parti, déjà ? Ah, oui. Ça lui revenait. La socialiste.

— Elle veut que je me présente aux élections, ai-je laissé tomber d'un ton neutre.

— Toi ?

Il a levé les yeux de son ragoût de porc, surpris. J'ai hoché la tête.

— Et... ça te dirait ?

J'ai haussé les épaules. J'ai répondu que je n'étais pas sûre. Il a pris le temps d'avaler deux bouchées, en mastiquant lentement.

— Je suis certain que tu serais excellente, a-t-il entamé avec prudence. J'en doute même pas une seconde. Mais est-ce que c'est vraiment ce que tu souhaites ? Je veux dire, c'est un travail stressant. Tu serais continuellement sous la loupe des médias. Et tu sais déjà à quel point ça t'affecte, chaque fois qu'on t'insulte en ligne. T'as vraiment le goût d'en faire ton quotidien ?

Il a secoué la tête.

— C'est comme tu veux, et tu sais que si tu t'embarques là-dedans, je vais t'appuyer à cent pour cent. J'aime pas te voir souffrir, c'est tout.

— Oui, et puis c'est vrai que je serais tout le temps partie à Québec, si je suis élue.

Il est resté pensif, la fourchette ballottant au-dessus de son assiette.

— Ah oui, c'est ce qui serait le plus difficile. C'est pas impossible, mais pense-y. Avec Matéo, ça serait compliqué.

J'ai regardé mon fils, qui n'avait pas l'air d'avoir un avis précis sur la question. Comme toujours, il ne semblait pas concerné par ce qui se disait autour de la table. J'avais parfois l'impression que les vidéos continuaient à jouer dans son esprit, même quand il s'éloignait de son ordinateur, de son téléphone ou de la télévision. Je me demandais ce que j'aurais pu faire pour qu'il en soit autrement, quelle occasion j'avais manquée de le garder présent avec nous. Et puis, je me souvenais que tout n'était pas de mon ressort, ni de ma responsabilité. Ce perpétuel combat contre les écrans, je le savais perdu d'avance. Avec mes amies, on s'en navrait en prenant un verre, épuisées devant la fatalité. Le monstre avait gagné, et puis après ? Qu'est-ce qu'on s'en foutait. Ces ados étaient nourris, aimés, protégés, soignés. Pour le reste, ils s'arrangeraient bien. Ils trouveraient leur chemin, ou bien ils nous surprendraient en ajoutant à l'histoire humaine un chapitre qu'on n'avait pas prévu, leur déficit d'attention généralisé se révélerait

une superpuissance de flexibilité mentale, qu'en savais-je. Phil a pris un air conciliant :

— Peut-être la prochaine fois, qu'est-ce que tu en penses ? Quatre ans, ça passe vite. Et ça te laissera le temps de finir ton roman.

— De toute façon, ai-je conclu en haussant les épaules, les gens votent pas à gauche, alors c'est sûr que je perdrais. Si je décide de faire la campagne, ce serait pour le plaisir. Pour l'expérience. Ça pourrait me donner des idées pour écrire.

Phil a hoché la tête, mais il n'a rien répondu.

Cette nuit-là, je me suis réveillée vers 3 heures et j'ai commencé à compter les moutons. Le sommeil à bâtons rompus, j'en avais l'habitude. J'avais arrêté de prendre mes antidépresseurs six mois plus tôt et ça se passait plutôt bien, mais j'avais tout de même des moments d'insomnie. J'ai inspiré profondément, puis j'ai fait le vide dans mon esprit. Les techniques de méditation qui m'avaient apporté un peu de paix au cours de ma dépression étaient devenues chez moi un automatisme. Mais Phil ronflait et malgré tous les enseignements des guides à la voix douce de mon application à douze dollars par mois, je n'arrivais pas à m'immerger dans le moment présent. Je me suis levée sur la pointe des pieds. Dans le salon, le lampadaire dessinait un carré précis au plafond, au centre duquel le luminaire était figé, prisonnier d'une zone qui l'empêchait de se fondre dans la noirceur de la nuit. Il était exposé. Je ne comprenais pas

ce qui montait en moi, une sorte de colère, un accroc qui refusait de se laisser polir ; je regardais le luminaire dans son carré blanc, illuminé mais éteint. J'ai fermé les yeux, respiré profondément, encore. J'ai repensé à Nadia et j'ai décidé que j'en ferais un personnage important. Peut-être que c'était ce qui manquait à mon roman, ce que je devrais ajouter à mon histoire pour la faire briller.

J'ai fini par somnoler un peu sur le divan. Distante, j'ai regardé Matéo se préparer pour l'école comme si ça ne me concernait pas vraiment. Vers 10 heures, j'ai appelé Nadia. Je me suis entendue lui dire que c'était d'accord, j'allais me lancer. J'étais calme. À l'autre bout du fil, un bonheur sincère a explosé dans la voix de Nadia. J'ai été flattée qu'elle me traite avec autant de considération. Une petite bouffée d'orgueil m'a chauffé les joues.

Recruter des gens ne devait pas être simple. Nadia a joué franc-jeu : on ne se bousculait pas au portillon pour combler les espaces vacants dans l'équipe. D'ailleurs, une autre candidate, une militante de longue date inconnue du public, avait été pressentie pour cette circonscription. Elle avait finalement refusé. Nadia ne le regrettait pas, au final j'avais un profil bien meilleur que le sien. Je lui ai dit qu'elle ferait bien de ne pas avoir trop d'attentes, j'étais une novice et je commettrais sans doute tout un paquet d'erreurs. On a convenu que je prendrais rendez-vous avec Myriam, sa directrice de cabinet, dès la semaine suivante ; tout irait bien, elle en était convaincue.

Myriam m'a appelée le lendemain. La première étape serait de trouver les éléments clés pour me soutenir, disait-elle. Elle avait des noms à me proposer. Elle m'a demandé de penser aux enjeux locaux de ma circonscription, de faire une liste, oui ce serait bien, et que je lise attentivement la plateforme du parti, surtout que je note toutes mes questions, on regarderait ça ensemble. Et aussi que je libère mon agenda pour les deux dernières semaines d'août, pour la prise de photos et le lancement de la campagne. Elle a insisté plusieurs fois sur l'importance de tenir ça secret jusque-là. Son équipe de communication laisserait couler l'information, elle aurait soin de ne rien confirmer, ne rien démentir. Si les journalistes me contactaient, je dirais que Nadia et moi avions eu une conversation intéressante, rien de plus. Ça m'allait? Ça m'allait.

J'ai soudainement compris que tout irait très vite et qu'il ne serait plus possible de me défiler. Jusque-là, je m'étais amusée du sérieux avec lequel Nadia abordait la politique. Ce n'était encore qu'un jeu pour moi. Après de longues hésitations, j'ai pris le téléphone et j'ai composé le numéro de Nadia. Je lui ai avoué que j'étais inquiète de la tâche qui se profilait devant moi, vu mon manque d'expérience. Non seulement je n'avais jamais fait de politique, mais j'avais toujours travaillé à la pige. Je n'avais jamais tenu bon plus d'un an dans un bureau. J'étais impatiente et irritable, psychorigide même, disaient certains, et je me relevais à

peine d'une dépression sévère. Et puis, mon fils était en pleine adolescence. Croyait-elle vraiment que j'étais la bonne personne ?

— Dis-moi, a-t-elle rétorqué, est-ce que tu penses que les gars, ils réfléchissent à ces choses-là ? J'ai pas encore rencontré une seule femme qui ait accepté mon offre du premier coup. On se remet toutes en question, on n'a pas assez d'expérience, un tempérament difficile, on est *dures à gérer* – tu vas l'entendre souvent, celle-là –, on a des enfants, on a peur de pas être à la hauteur. Pour toutes ces raisons, on croit toujours que quelqu'un d'autre ferait une meilleure job que nous. Pendant ce temps, les gars, ils s'emmerdent pas avec ça. Ils concluent le deal sans y penser une seconde. Quand ils hésitent, c'est parce qu'ils sentent qu'ils peuvent se faire payer plus cher ailleurs. Ils ont pas nécessairement plus d'expérience que toi, ou que moi quand j'ai commencé, mais ils se sentent compétents et prêts à relever le défi. Ils ont été élevés pour ça, et nous, pour les laisser faire. Ça te fâche pas ?

J'écoutais Nadia en levant les yeux au plafond. Son militantisme appuyé me rebutait. Pourtant, au fond de moi-même, je savais bien de quoi il s'agissait. Ses paroles faisaient remonter en moi un flot de souvenirs vagues. Je repensais à tous ces moments où, sans même m'en rendre compte, j'avais ravalé un sentiment d'injustice devant une différence de traitement palpable, mais difficile à prouver, entre les hommes et les femmes. Ce n'était pas un événement particulier, un moment

clé que j'aurais pu épingleur pour être en mesure de dire : voilà, c'est exactement de *ça* qu'il s'agit. Ce n'était pas un arrêt sur image, pile à l'endroit où les choses auraient pu se dérouler autrement, où tout aurait pu changer. C'était une sensation familière que je comprenais dans mon corps, une habitude qu'on n'a jamais pensé à remettre en question. Un ordre établi, sans rien à proposer comme alternative.

Pourtant, une voix en moi réfutait instantanément : elle généralise, les femmes sont de plus en plus présentes sur la scène publique, il ne faut pas jouer à la victime, les femmes ont *beaucoup* de pouvoir. Elles sont meilleures à l'école parce que le système d'éducation est fait pour elles, ça n'est pas si facile pour les hommes ; eux aussi, ils vivent des inquiétudes et des angoisses. Ils sont soumis à une immense pression de performance, à une habitude de la violence qu'ils n'ont pas choisie, on ne s'occupe pas assez des souffrances que ça leur cause et quand elles explosent, ces souffrances, il est souvent trop tard. Les hommes, quand ils souffrent, c'est atroce. Ils peuvent en perdre la raison, ça s'est vu. Ça, il fallait être un homme pour le comprendre.

Malgré tout, ses mots ont laissé leur empreinte en moi. Nadia avait peut-être le profil de l'éternelle perdante d'élections, avec son parti de gauchistes et son charisme d'intellectuelle du peuple. Mais tant pis. Elle avait su toucher en moi quelque chose qui ne voulait plus s'effacer.

Ma position indéfendable, c'est celle de la mauvaise victime, qui n'a pas un récit limpide ou une défense virginale. Les femmes comme moi pardonnent, parce qu'on est beaucoup trop fatiguées pour partir en guerre. On a appris à domestiquer notre colère pour continuer à sourire sur la photo.

C'est à la veille des élections que Stéphanie Goyer, écrivaine de métier, a rejoint le parti de gauche qui l'a emporté, contre toute attente. Malgré son inexpérience, on lui a offert le ministère de la Culture. Alors qu'elle cherche ses repères dans le tourbillon de la vie politique, une vague de dénonciations s'abat sur le milieu littéraire, y fustigeant les marques de la culture du viol. Peu à peu, Stéphanie voit se dessiner des liens entre sa propre expérience et celle des survivantes qui osent briser le silence.



CATHERINE LAVARENNE a été enseignante au collégial, attachée politique à la Ville de Montréal et chargée de projet en défense des droits au Conseil québécois LGBT. Après *Quelques lieux de Constance* (Héliotrope, 2018), elle signe avec *Fragile comme une bombe* son deuxième roman.

